

LA COUSINE DE FLORA

La voilà revenue, pour une autre de ses visites annuelles si attendues. Elle arrive, pose ses valises et aussitôt la maison s'emplit de senteurs tropicales, lauriers-roses, jasmins, glaïeuls, roses jaunes, tournesols, orchidées, fougères, tulipes, violettes, immortelles, bougainvillées, mauves. Sa jubilation surprend, la cousine de Flora possède une allégresse sans pareille qui fait peur, elle transforme tout comme d'un coup de baguette magique. Quand elle rit, son rire envahit tout l'espace, sans laisser aucune place pour un autre rire. Indifférente aux regards, elle porte ses mains à son dos, ouvre la longue fermeture Eclair et, d'un coup sec, ôte par la tête sa robe de soie grise aux fleurs minuscules. Elle se dirige vers le réfrigérateur en petite tenue. Sa peau caramel satinée frôle les endroits les plus incongrus, sa cuisse touche un coin de la table, *attention tu vas te faire un bleu*, lui dis-je, elle hausse les épaules, son genou droit effleure la poubelle, et pour fouiner dans le congélateur, elle pose quelques secondes son menton sur la porte; elle se demande si elle va prendre un Esquimau ou simplement une poignée de glace. Elle remplit d'eau et de glaçons un grand verre fuchsia qu'elle vide d'un trait, jusqu'à ce que ses dents sans l'ombre d'un plombage s'entrechoquent et mâchent le granité. Ensuite, bien entendu, elle sourit, la bouche écarlate de froid, puis s'écrie, pleine de grâce : "Comme c'est bon !" D'une valise, elle tire

une robe turquoise, qu'elle fait glisser sur son corps avec une maestria de panthère. La main sur le loquet, elle nous invite, avec son accent des îles, à une promenade dans le quartier. La porte est déjà ouverte et, sous le charme, nous fuyons dans son sillage.

La cousine de Flora n'est pas bien grande, mais lorsqu'elle marche, sa jupe ondoie sur ses courbes avec le roulis de l'éternelle adolescence montée en graine. Sur son passage le soleil commence à déplacer les édifices et les trottoirs sortent de l'ombre parés d'un bleu aux teintes marine. L'odeur de vieille poussière s'en est allée et la brise venue du fleuve, ou de la mer rêvée, nous inonde une fois encore, présage de poissons et d'euphorie. Des fenêtres et balcons pendent des jambes qui se balancent dans l'abîme de lumière. *Voyez à quel point le monde a changé, mes-sieurs-dames*, commente la belle comme si elle débarquait d'un vaisseau spatial, d'une autre planète, alors qu'elle vient seulement d'une île. *Quelle chance qu'il y ait ici des saisons ! Je peux enfin écouter Vivaldi et le comprendre pleinement !* Ainsi parle la cousine de Flora, qui vient, comme vous pouvez le supposer, d'un lieu lointain où seule existe une chaleur intense et accablante.

Nous parvenons à une petite place, il n'est pas un seul homme qui ne se retourne pour se délecter à sa vue, les femmes aussi l'observent, les unes avec rancœur, les autres perplexes ou encore avec du désir. Elle s'avance d'un pas sûr vers la table chatoyante de jeux d'ombre et de soleil tissés par les frondaisons ; là où elle se posera, viendront inéluctablement virevolter les papillons, les abeilles en quête de miel, les colibris en mal de couleur. Nous prenons un café et la cousine de Flora un kir, elle déclare en avoir assez des boissons chaudes, elle veut goûter des rafraîchissements exotiques, caresser son palais de saveurs que plus tard elle pourra se remémorer sans ennui. Nous tentons de l'interroger sur l'île, la drôlesse éclate de rire, jette un

regard autour d'elle et chantonne un air de Panchito Riset : *Rien n'a bougé depuis que tu es partie*. Puis l'effrontée plante ses yeux comme des pétales de miel dans ceux d'un type qui sont en train de la dévorer, elle susurre en savourant le kir : *Lui, là-bas, il me plaît*. Et elle le dit comme si c'était la première fois qu'un lui là-bas lui plaisait. Nous connaissons sa tendance fanatique à tomber amoureuse, c'est à croire qu'elle apporte de petits flacons d'essences mystérieuses pour renouveler l'amour. Nous nous décidons à demander des nouvelles de sa famille. Pour Flora, ça marche ? *Pour marcher, elle marche, un vrai bonheur... !* répond-elle les bras croisés sur la table, de manière à faire déborder sa poitrine du décolleté. Elle se met à fredonner une chanson que nous n'avons écoutée ni à la radio, ni à la télé, une de ces rengaines dont la mélodie vous colle à la peau, met en branle les épaules, la taille, fait tanguer le bassin avec volupté, avant de prendre possession des fesses, couler le long des cuisses et mollets, pour atteindre des sommets dans la plante des pieds et reprendre son ascension vers les lèvres, les yeux, en enivrant l'esprit. L'un de nous revient à la charge. Comment tu t'appelles ? Tu apparais et disparais sans jamais le dire. *Chéri, je suis la cousine de Flora. Cela ne te suffit pas ? C'est fou ce que vous pouvez raffoler des questions ! ça doit être à cause du froid. L'excès tue le plaisir, profitez de moi maintenant car dès que la chaleur arrive, je mets les voiles. Ah, quel temps délicieux !* Nous restons muets, en pensant que nous allons passer un autre mois d'avril puis de mai ravis par l'exubérance de la cousine de Flora, qui n'a nul besoin de dire son nom pour être reconnue. En partant, elle emportera l'inspiration. Nous nous apprêterons à recevoir un nouvel hôte, un sale gosse en nage qui force le monde à émigrer vers les plages et à se moquer de tout. Il n'est le cousin de personne et répond au surnom de Canicul.